

Avant-propos

«Fuite vers la liquidité», «soif inextinguible de liquidité», «désir morbide de liquidité», comment qualifier autrement la demande angoissée des banques et des institutions financières aujourd'hui, au milieu de la tempête boursière qu'elles ont déchaînée, parce qu'elles étaient mues par une cupidité insatiable, un désir d'argent infini? Mais l'expression «désir morbide de liquidité» ne nous appartient pas, elle fut inventée par Keynes, et elle renvoie à la pulsion de mort découverte par Freud. Keynes pensait que les banques avaient joué un rôle majeur dans la genèse de la crise de 1929, qui conduisit l'humanité à un désastre. Et voilà que les choses recommencent. Certes, les hommes ont une mémoire et les banques centrales injectent aujourd'hui dans le monde des centaines et des centaines de milliards de dollars et d'euros pour revitaliser une économie mondiale menacée d'effondrement. Nous ne sommes pas encore à la chute de 50 % de la production industrielle américaine, comme dans les années trente. Mais, si nous tendons l'oreille, des bruits de bottes sinistres se font entendre en Russie, en Autriche, dans les ex-républiques soviétiques, dans les pays d'Europe même. À nouveau le capitalisme, par sa course effrénée au profit,

son désir toujours plus intense d'accumulation, a libéré ce qui est enfoui au plus profond de lui-même et le meut de toute son énergie : la pulsion de mort. Ce que nous croyions être la « mondialisation heureuse » n'était que la démesure de l'argent fou et sa pulsion destructrice.

Le capitalisme est un moment particulier de l'histoire humaine où la technique et la science sont dévoyées vers la surproductivité du travail, où la croissance de la production des marchandises supposée répondre aux besoins devient infinie, et où l'argent, ne servant qu'à accumuler plus d'argent, devient aussi une fin en soi. Il est donc un moment sans autre finalité que celle d'accumuler des biens matériels et d'économiser du temps – c'est le sens de l'augmentation de la productivité –, ce temps que l'on est censé dérober à la mort. Dans ce système, l'argent n'est pas le voile transparent, neutre et paisible posé sur les échanges, qu'ont imaginé la plupart des économistes. Il porte toutes les angoisses et les pulsions de l'humanité entraînée dans ce maelström de croissance, d'accumulation de biens et de déchets, de destruction de la nature. La recherche de la vitesse à tout prix répond à celle de l'argent, dans un monde où l'on sait, depuis Benjamin Franklin, que temps et argent sont équivalents.

Les comptes ne sont jamais soldés dans ce temps cumulatif, le temps du capitalisme. Jamais on ne s'arrête. Jamais l'équilibre ni la paix ne sont atteints. En laïcisant le temps, en en faisant cet objet de dilatation et d'accumulation à la fois, les hommes ont récupéré, monnayé et échangé ce qui n'appartenait qu'à Dieu, brisant l'interdiction religieuse du prêt à intérêt. Par la technique, ils pensent toucher au divin. Empiler, accumuler sans trêve pour s'approcher de Dieu est une définition du capitalisme que le Freud du *Malaise dans la culture* approuverait sûrement.

Ce qu'enseignent Freud et Keynes, nous espérons le montrer dans ce livre, c'est que ce désir d'équilibre qui appartient

au capitalisme, toujours présent, mais toujours repoussé dans la croissance, n'est autre qu'une pulsion de mort. Détruire, puis se détruire et mourir constituent aussi l'esprit du capitalisme. Sur les marchés circulent des marchandises cristallisant le temps de travail des hommes, mais aussi de la souffrance, de la culpabilité et de la haine. Le marché, cet adjuvant du capitalisme, est un terrible lieu d'égalité théorique et, partant, de mimétisme, de rancœurs, ainsi qu'un incroyable catalyseur de la pulsion de mort à l'œuvre dans l'accumulation. Or, le capitalisme est concomitant d'une explosion des inégalités entre les nations, entre les hommes dans les nations, du gonflement de bulles qui vampirisent l'énergie humaine puis explosent, de la formation de rentes (comme l'avaient parfaitement décrit les premiers grands penseurs de l'économie : Smith, Ricardo, Malthus, Mill, et bien sûr Marx) au détriment du travail. Le capitalisme n'existe que par les surplus infiniment accrus. Et le gaspillage, la «part maudite» décrite par Georges Bataille, de temps à autre, réclame son dû – par une crise boursière aujourd'hui, une guerre demain.

La grande ruse du capitalisme, nous le verrons, est de canaliser, de détourner les forces d'anéantissement, la pulsion de mort vers la croissance. En ce sens, Éros domine Thanatos, l'utilise, le soumet, notamment dans la mise à mal de la nature. Mais Thanatos habite Éros : le plaisir est dans la destruction – comme il est dans la consommation d'ailleurs, qui n'est qu'une destruction par opposition à l'investissement, lequel est un refus de consommation. La crise boursière contemporaine, qui se cumule avec une crise du climat sans précédent ; le vieillissement de la population des pays du Nord et leur refus de négocier leur niveau de vie (qui est encore une manifestation de la «part maudite», de la consommation inutile) ; l'émergence d'hyperpuissances capitalistes comme la Chine et son milliard trois cents millions

d'habitants, dont on peut imaginer que le destin sera celui, arrogant et belliqueux, – malgré elle peut-être – de toute hyperpuissance: tous les mauvais présages laissent augurer que la pulsion de mort ne demande qu'à déborder le capitalisme qui la contient. Jusqu'à quand?